

PSAUME 51

Introduction. Tel quel, le texte de ce psaume a quelque chose de transhistorique et ceux qui sont accordés au langage de la tradition judéo-chrétienne le comprennent et le font leur aisément. Cependant, une interprétation historico-critique et canonique peut en renouveler l'intelligence et contribuer à un approfondissement de la foi.

1. vv. 1-2: David. De même que les prêtres avaient attribué toutes les lois à Moïse et les sages tous les proverbes à Salomon, les chantres attribuèrent tous les psaumes à David (cf. 1 Ch 16,4-36). - En outre, ils se considéraient comme les continuateurs des prophètes (1 Ch 25,1): pour eux, le culte consistait surtout à louer Dieu pour ses oeuvres dans l'histoire du salut. - Bien des psalmistes hébreux se sont inspirés de psaumes babyloniens. - C'est après l'exil que les éditeurs anciens ont fait précéder beaucoup de psaumes d'une notice selon laquelle le psaume était 'de David' et même de telle circonstance de sa vie. - Ces additions sont l'expression d'une conviction de 'royalistes': ces gens croyaient en Yahvé Roi, en son oint et dans la manifestation future de son règne sur le fond même de l'abaissement présent du roi et du peuple royal. Pour eux, donc, David était, dans le passé, un type-inséparable, dans le futur, de son antitype, le oint par excellence, le messie, le christ, et cela dans ses faiblesses comme dans ses puissances. - La notice, certes, est secondaire; cependant, elle permet de comprendre le psaume en conformité avec ce qu'enseigne aujourd'hui la critique canonique, laquelle, auant que de situer avec exactitude un texte dans l'histoire et un milieu de vie, se soucie de le relire comme le lisaient les Juifs pieux qui l'ont canonisé et au moment où ils l'ont reçu comme normatif. Dans ce cas-ci, ce moment est sûrement postexilique.

2. v. 3: Pitié, moi, Dieu, bonté. Le guerrier terrassé fait appel à la pitié de celui qui l'a jeté par terre et le tient à sa merci. Il peut achever le vaincu, ne pas le délivrer du 'sang' (v. 16). Ici, Dieu est le vainqueur et le vaincu est un suppliant qui dit je et moi. - Le référé de ces référents pronominaux peut être un individu ou une collectivité (Cf. Ex 20,23 et 24; 22,28 et 30; 23, 12 et 13). D'après un parallèle tel que Is 64,3-11, le moi peut être le collectif que sont les exilés-rapatriés repentants. - L'invoqué est Elohim, Dieu. Ce nom divin est plutôt israélitique que judéen et plutôt sacerdotal que prophétique. Par là, il est fait appel à la miséricorde plutôt qu'à la puissance (En Canaan, il y a El et Baal, qui sont dans le même rapport). - On peut méditer la possibilité que du Yahvé coéreur des prophètes préexiliques, la prière est remontée, après l'exil, à l'Elohim miséricordieux des prêtres postexiliques.

3. v.4 (cf.9 et 11): Sacerdoce. Le vocabulaire est sacerdotal: 1) "effacer" = couvrir (hébreu); kapar, kapporet (Ex25,19; Lv16,15) 2) laver: Lv 14,8; 16,24; 3) purifier, déclarer pur ('il est pur'), Lv 14,8.9.20); 4) hysope (origan en touffe, sert d'aspersoir), Lv 14,1-9. - Il y a donc transfert des activités sacerdotales des prêtres à Dieu. En exil, en l'absence de temple, les prêtres, conscients de leur impuissance à se laver, à se purifier, à couvrir leurs fautes, se sont tournés vers le Prêtre archétypal par excellence dont ils se sont vus comme les doublets terrestres. - On comparera Mc 15,36 et Jn 19,29: Jean semble donner une interprétation sacrificielle à un détail de la tradition, attestée chez Mc, et qu'il reprend.

4. vv. 5-6ab. Péché. En Is 59,12, c'est un 'nous' qui connaît ses fautes et qui les a présentes à l'esprit; le 'je' du Ps 51 peut en être l'équivalent. En Ez 6,9, se trouve l'expression 'le mal qu'ils ont fait' et là il s'agit de 'prostitution' (Os 1,2). - Le péché est (une rébellion) contre Dieu et c'est un manque à croire (à faire confiance) en lui et à écouter sa voix (Ez 2,3; Dt 9,23s). - Ce qui est mal aux yeux de Yahvé, c'est de l'oublier, de se tourner vers d'autres noms divins (Jg 3,7). La guérison de ce mal commence par la décision, au lieu d'accuser Dieu, d'avouer qu'on est le seul responsable de ses actes (Jb 3,11-16; Io,18-22; 31,24-37, puis 42,6).

La faute, la faille, la faillibilité est une caractéristique de l'humain. Elle a une structure, des niveaux, et elle s'est diversement manifestée au cours de l'histoire universelle. Sa manifestation totale, au sentiment des Juifs et plus encore des disciples de Jésus, fut contemporaine de sa guérison radicale. - Le péché peut être situé à l'intérieur d'un ensemble quadriparti d'acceptations de la notion de faute. Les souillures sont d'essence existentielle, quasi-corporelle, tribale et archaïque. Les transgressions supposent l'existence de rois et de lois et elles sont d'origine proche-orientale ancienne et politique. On peut mettre les manquements en rapport avec l'institution en Israël de la théologie de l'alliance entre le suzerain Yahvé et le vassal Israël, celui-là intimant à celui-ci d'avoir à l'aimer, à lui obéir et à le servir uniquement. La notion de péché implique un double passage à la limite: en direction d'un souverain absolument unique et d'un vassal singulièrement choisi comme son serviteur privilégié. Celui-ci a failli aux obligations de l'alliance et les prophètes ont appelé péché cette défaillance (Am 4,4; 5,21-24; 1 R 15,16): le serviteur-épouse avait des amants! - Ainsi, les notions de Dieu et de péché sont solidaires: elles progressent ou régressent ensemble. Elles progressent par les saints, qui sont ceux qui se sentent, se savent et se croient coupables à proportion de leur volonté d'aimer le Suzerain par-dessus tout et de compenser pour le manque d'amour de leurs frères et soeurs en humanité.

5. vv. 6cd-8: Justice de Dieu. La traduction de la Septante (LXX) en Rm 3,4 rend possible une lecture des 3e et 4e stiques du v. 6 qui dispose à mieux comprendre les présupposés du texte. On lira: 'Ainsi, tu te montres juste en tes paroles

et tu triomphes si on te met en jugement'.

Les paroles de Yahvé sont celles prononcées par les prophètes. Or elles ont été contestées et Dieu a été cité à procès. Ce fut le cas en particulier de Jr 7 et 26 sur la destruction du temple. Mais les oracles de jugement ont été accomplis, et ensuite les oracles de salut qui ont redonné espérance aux exilés. Ainsi, Dieu s'est montré juste, au tribunal de l'histoire il a été acquitté. Et les membres de la corporation sacerdotale - dont le temple avait été détruit - ont fini par admettre la justesse des voies de Dieu telles que les enseignaient les prophètes.

La mère du psalmiste (et de ceux qu'il représente) peut être le pays de Canaan (Os 2,6s). Elle est comparée à une prostituée et les Israélites infidèles sont comme des enfants de prostitution. L'idée est qu'Israël a été pécheur dès l'origine, dès sa formation sur le sol de la Palestine: il ne s'est pas tourné vers Yahvé, le dieu des faibles et des opprimés. Car de quiconque se tourne vers le multiple, en particulier vers l'argent, la technique, les chars et les chevaux, les alliances, on peut dire qu'il est idolâtre (Ep 5,5; Mt 6,24;).

Voir la note de la BJ au v. 8 et traduire littéralement:

Dans ce qui est couvert, ce que tu veux c'est la vérité,

Dans ce qui est enfermé, ce que tu m'enseignes c'est la sagesse. - Et alors, voir Os 10,8s et Is 2,10.19 (Ap 6,16; Lc 23,30). On peut évoquer les exilés mis à couvert métaphoriquement dans les cavernes des montagnes et enfermés tels des captifs. Car c'est des profondeurs qu'Israël crie vers Yahvé (Ps 130,1). Cette situation a été voulue par Dieu, mais non pour elle-même: ce que Dieu a voulu par là c'est ce qui devait en résulter: la vérité et la sagesse, la connaissance de ses voies (Ps 95,10).

6. vv.9-15. Pensée positive. Après la négativité, la positivité. Après les vv. 3-8, le ton change mais l'idée est la même. La poésie lyrique est répétitive et redondante, elle laisse à l'émotion le temps de s'apaiser en la verbalisant. - Les vv. 9 et 11 sont une reprise de 3b-4. La comparaison avec la neige vient d'Is 1,18. Les évocations de la joie, de la fête, de la danse, de la face de Dieu viennent d'un habitué du culte (Ps 27,8; 68,4s; 90,1a4s) qui, ici, se représente un retour en grâce. - En Is 1,18, c'est après une critique du système sacrificiel et une exhortation au culte véritable (souci des faibles) qu'est évoqué le blanchissement des fautes (Voir aussi Is 58,1-7). - L'esprit vivifiant vient dans un coeur brisé; c'est la doctrine d'Ezéchiel (Ez 11,19; 36,25; cf. Ps 104,29). - De cette manière, enfin converti, regaillard, rempli de l'esprit, le suppliant (Israël) sera apte à enseigner les voies de Dieu aux égarés. (Is 42,1-4; 49,1-6).

7. vv. 16-19: Mort. Le suppliant se sait en situation de grave danger ('sang'), car le salaire du péché c'est la mort (Rm 5,21; 6,23). Ce mot est polysémique. La mort peut être: 1) biologique: c'est la perte du souffle, l'ek-spiration; 2) sociale et locale: c'est la séparation douloureuse d'avec un lieu, un entourage aimé; 3) psychosomatique: c'est la crispation, le repli sur soi d'une partie d'un tout incapable de communiquer; 4) théologique: en premier lieu, ce peut être la soustraction de soi à l'ordre de l'intelligence divine (S.Thomas); en deuxième lieu, l'effet, le châtement de la rébellion (maladie, sévices, exil, rejet, séparation d'avec Dieu, cf. Jn 5,29; 8,29; Lc 9,66); en troisième lieu, un remède rituel, sacrificiel, sacramentel au mal (mise à mort d'un substitut, d'un médiateur); en quatrième lieu, un retournement intérieur d'un coeur dont la souffrance a brisé la superbe.

Ici, où, cependant, le mot mort n'apparaît pas, le sens est compréhensif. Il y a une connotation biologique ('sang'), une autre locale et sociale (séparation du temple, existence d'égarés), une autre encore psychique (culpabilité, souillure). Mais les significations théologiques dominent. Le suppliant avoue que c'est contre Dieu qu'il a péché; il connaît la pratique sacerdotale des sacrifices animaux; il se trouve d'accord avec la critique qu'en ont faite les prophètes (Am 5,21; Os 6,6; Is 1,10-17; 1 S 15,22); il adhère à la réinterprétation proposée par les maîtres spirituels plus récents (Ez 11,19; 36,25; Ps 34,19-21; 50; 69,31).

8. vv. 20-21: Restauration. En 587, le temple a été détruit et les remparts ont été rasés (2 R 25,9-11). La classe dirigeante de Jérusalem (environ 10,000 personnes), qui mettait sa confiance dans les institutions régalo-sacerdotales plutôt que dans le Yahvé des prophètes, a été déplacée et exilée à Babylone. La survie des traditions élohimistes et yahvistes était précaire, compromise, problématique. Les uns mettaient leur espérance en ceux qui étaient restés au pays, les autres dans les exilés. Le groupe influencé par Jérémie et Ezéchiel a misé sur ces derniers (Jr 29; Ez 11,14-21; Dt 4,27-31). Il devait être confiant que, avec le temps, la mort physique de la plupart d'entre eux, leur mort socio-locale à tous, la mort psychique des plus vulnérables dont Ezéchiel lui-même (Ez 1,22-27; 33,21s) auraient pour effet d'en amener quelques-uns parmi les membres des familles royales et sacerdotales (2 R 24,12; 25,18-21) à interpréter théologiquement et à comprendre les oracles prophétiques, que les transmetteurs ressassaient constamment dans les assemblées d'exilés au bord des fleuves de Babylone (Ez 3,15; Ps 137).

Ce sont ces convertis qui sont revenus à Jérusalem après que l'édit de Cyrus (538) les eut autorisés. Les ont dirigés surtout le davidide Zorobabel et le prêtre Josué (Ag 1; Es 2,27; 3,2; 5,1). Ces responsables ont pris la relève des prophètes qui étaient alors trop divisés pour définir une politique de restauration (prophètes courtisans et prophètes contestataires). Ce sont eux qui ont donné des mains à la parole. Ils ont pensé qu'il fallait non seulement métaphoriser l'idée de royauté et la reporter absolument sur Yahvé et sur son Oint (à venir), mais aussi rebâtir le temple (ce qui fut fait en 517), puis les remparts (ce qui fut fait en 445, par Néhémie). Là-dessus, les guildes prophétiques (cf Is 44,28; 58,11), les corporations sacerdotales (cf. Ez 36,33), les sages de la tradition deutéronomique (cf. Jr 30,15a-18; 31,4) se mirent finalement d'accord.

Ainsi, après l'âge des sacrifices animaux et après l'âge des sacrifices des coeurs brisés, on revint aux sacrifices rituels et extérieurs comme à la nécessaire préparation et préfiguration de leur accomplissement dans un sacrifice unique et universellement efficace qui sauve de la mort. Après une longue et première naïveté et après une courte critique des traditions, s'ouvrit l'ère d'une naïveté seconde et postcritique.

27.03.91.

R.B.